

Martin Geoffroy

Sociologue et professeur-adjoint de sociologie
à l'Université de Moncton

(2000)

“Marcuse et la nouvelle pensée positive”

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Courriel: jean-marie_tremblay@uqac.ca

Site web pédagogique : <http://www.uqac.ca/jmt-sociologue/>

Dans le cadre de la bibliothèque numérique: "Les classiques des sciences sociales"

Site web: <http://classiques.uqac.ca/>

Une bibliothèque développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marie Tremblay, bénévole, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi à partir de :

Martin Geoffroy

"Marcuse et la nouvelle pensée positive."

Un article publié dans la revue **Possibles**, vol. 24, no 2-3, printemps-été 2000, pp. 98-112.

M Martin Geoffroy, sociologue, professeur adjoint de sociologie à l'Université de Moncton, nous a accordé le 28 août 2006 son autorisation de diffuser électroniquement cet article.



Courriels : geoffrm@umoncton.ca et jean.guy.vaillancourt@umontreal.ca

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.

Pour les citations : Times New Roman, 12 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2004 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format
LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition numérique réalisée le 23 septembre 2006 à Chicoutimi,
Ville de Saguenay, province de Québec, Canada.



L'auteur



Martin Geoffroy,
Sociologue,

Professeur-adjoint de sociologie
Université de Moncton, N.-B.
<http://www.umoncton.ca/geoffrm/>

Martin Geoffroy

Sociologue et professeur-adjoint de sociologie
à l’Université de Moncton

“Marcuse et la nouvelle pensée positive”.



Un article publié dans la revue **Possibles**, vol. 24, no 2-3, printemps-été 2000, pp. 98-112.

Table des matières

[Introduction](#)

[Marcuse et l'école de Francfort](#)

[Le projet de *L'Homme unidimensionnel*](#)

[Nouvelles formes de contrôle social dans la société contemporaine](#)

[L'épistémologie de « l'enfermement »](#)

[Le concept de « désublimation répressive »](#)

[La théorie du discours « clos »](#)

[L'unidimensionnalité de la nouvelle pensée positive](#)

Martin Geoffroy

“Marcuse et la nouvelle pensée positive”.¹

Un article publié dans la revue **Possibles**, vol. 24, no 2-3, printemps-été 2000, pp. 98-112.

Introduction

[Retour à la table des matières](#)

Quand on peut retrouver, en grande quantité, tous les livres d'un auteur chez les marchands de livres usagés, c'est souvent le signe du déclin d'une grande popularité. C'est le cas d'Herbert Marcuse, dont on peut facilement acheter la plupart des œuvres chez les bouquinistes montréalais. Après avoir été une vedette de la philosophie sociale dans les années 60, notamment en inspirant le mouvement étudiant en France et au Québec, Marcuse a été rapidement classé au rayon des penseurs obsolètes dès le début des années 80. Est-ce un signe des temps ou tout simplement l'avènement de la pensée unique que ce théoricien de l'école de Francfort avait prophétisé ?

Nous croyons que c'est effectivement toujours la « pensée positive », dénoncée par Marcuse, qui triomphe en ce moment, mais elle doit aussi de plus en plus partager sa place avec ce que nous appellerons « la nouvelle pensée positive ». L'objectif de cet article est de proposer une relecture de *l'Homme unidimensionnel*, qui nous permet-

¹ L'auteur tient à remercier Mme Anne Robineau pour sa lecture et ses commentaires pertinents sur ce texte.

tra de constater que ce livre est toujours d'une actualité criante. Nous verrons que ce que Marcuse décrit comme « la pensée positive » utilise les mêmes procédés pseudo-rationalistes que ceux que nous trouvons à l'oeuvre chez les défenseurs d'une « nouvelle pensée positive ». Ces deux façons de percevoir la réalité sociale sont en opposition avec la « pensée négative » de l'auteur d'origine allemande. Par « pensée négative », le philosophe entend une pensée qui pratique une critique systématique de la société.

Marcuse et l'école de Francfort

[Retour à la table des matières](#)

Le nom d'« école de Francfort » se rattache à l'un des grands courants de la philosophie allemande du XXe siècle. Cette tendance a pris racine dans la pensée philosophique de Max Horkheimer et, par la suite, dans celle de son « disciple » Theodor Adorno. C'est autour de la personnalité intellectuelle et charismatique d'Horkheimer qu'a été fondé l'Institut de recherches sociales de Francfort dans les années 30. Le discours d'inauguration de l'Institut, prononcé par Horkheimer, fera dès lors office de manifeste de l'École. Ce discours, inspiré de Freud et de Marx, propose une critique radicale de la société. L'École se définit avant tout comme une héritière du marxisme, qu'elle veut tenter de réactualiser par un « radicalisme utopique ». Elle se présente comme une « communauté d'aspirations » qui refuse l'orthodoxie marxiste et s'en détache en cherchant à élaborer un savoir qui s'éloigne presque complètement des préoccupations économiques de Marx. Ce sont plutôt les aspects existentiels de la pensée de ce dernier qui seront développés par l'École, surtout chez Marcuse.

Selon Wiggershaus ², c'est une forme de pensée « théologique » que privilégie dès le début Horkheimer. Cette façon de penser est beaucoup moins évidente chez Marcuse, mais elle reste tout de même implicite si on la compare à celle de Habermas, qui tente plutôt de s'en détacher. Mais au-delà des querelles de clochers, ce qui caractérise le

² Rolf Wiggershaus, *L'École de Francfort*, Paris, PUF, 1993.

plus les tenants de l'école de Francfort, c'est une conviction globale que la société actuelle est contradictoire et injuste. On retrouve aussi chez eux une aspiration commune à dépasser les formes existantes du savoir, sans qu'ils soient toutefois en mesure de dévoiler quelle sera la configuration de ce nouveau savoir. Il importe surtout à ces « penseurs critiques » de donner un sens à la société. Il est intéressant de noter que l'on parle alors de « philosophie sociale », alors qu'il s'agira plus tard, notamment chez Marcuse dans les années 60, de « sociologie critique », toujours en opposition avec la « sociologie empirique ».

Le projet de *L'Homme unidimensionnel*

[Retour à la table des matières](#)

Critique radicale de la société industrielle avancée, *L'Homme unidimensionnel* se propose de démontrer que des mécanismes de contrôle social, de plus en plus puissants, agissent sur la volonté même des individus. Ces nouvelles formes de contrôle social seraient si fortes qu'elles auraient engendré chez eux une « fausse conscience » qui leur cacherait le sens réel des choses. Pour Marcuse, nous vivons dans une société « irrationnelle » entretenue par « un appareil répressif » d'une efficacité inégalée. Cette répression s'infiltrerait jusque dans notre mode de pensée en le réduisant à un schème « opérationnel », qui servirait d'instrument de domination au service d'intérêts particuliers. Selon lui, le processus serait tellement avancé que tout un pan de la société, la partie qui pratique la critique, aurait été absorbé par la rationalité technologique triomphante. Le projet de *L'Homme unidimensionnel* était de créer une théorie sociale qui utiliserait une « analyse transcendantale », c'est-à-dire une analyse qui dépasserait les limites du discours établi en cherchant des « solutions de remplacement historiques » au système social dominant. Les concepts théoriques provenant de cette analyse prendraient donc tout leur sens dans le changement social, mais ce dernier ne pourrait survenir qu'après l'élaboration de cette « théorie sociale ».

Nouvelles formes de contrôle social dans la société contemporaine

[Retour à la table des matières](#)

Selon Marcuse, l'intégration des forces d'opposition au courant dominant serait tellement avancée dans notre société que même la liberté pourrait désormais servir d'instrument de domination. Cette liberté serait « conditionnée » par les forces du marché qui inventeraient de « faux besoins », lesquels entretiendraient la domination des classes les plus riches sur toutes les autres. Ces « faux besoins » naissent de l'envie irrésistible de produire et de consommer des marchandises, que Marcuse juge superflues, ainsi que de la pratique d'un travail abrutissant qui n'est a priori pas vraiment nécessaire. Enfin, certaines formes de loisir flattent l'ego et conduisent à l'illusion de la liberté de choisir. Un exemple récent de l'ampleur de ce phénomène, et qui intéresse même des médias comme *Le Devoir*, est illustré par l'usage du téléavertisseur et du téléphone cellulaire chez les très jeunes adolescents. En effet, de plus en plus de jeunes, dont l'âge varie entre 10 et 16 ans, possèdent ces petites machines qu'ils portent avec fierté comme signes de richesse et de prestige. Que ce soit le téléavertisseur bleu fluo qui sonne à tue-tête au cinéma ou le téléphone cellulaire qui permet de surprendre dans l'autobus les conversations intimes des adolescents, le règne de ce genre de besoins, assez futile en soi et très dispendieux, semble là pour rester. Finalement, cette sacro-sainte liberté de consommation et de communication est, selon nous, truquée. De plus, elle ne vient que compléter la liste des éléments qui seraient à la base de l'appareil répressif décrit précédemment et qui régit désormais *l'inconscience collective*.

Dans ce contexte de surconsommation et de surcommunication, l'usage de la démocratie est devenu un jeu pour les faiseurs d'images. Marcuse pouvait déjà entrevoir cet état de choses dans son œuvre :

Le fait de pouvoir élire librement des maîtres ne supprime ni les maîtres ni les esclaves. Choisir librement parmi une grande variété de marchandises et de services, ce n'est pas être libre si pour cela des contrôles sociaux doivent peser sur une vie de labeur et d'angoisse si pour cela on doit être aliéné. Et si l'individu renouvelle spontanément des besoins imposés, cela ne veut pas dire qu'il soit autonome, cela prouve seulement que les contrôles sont efficaces.³

Le renouvellement constant de ces « faux besoins » servirait donc une idéologie ayant principalement pour fonction « l'égalisation des classes » en utilisant la technologie pour envahir l'espace privé. Ceci se traduirait par l'expansion grandissante de l'illusion sur les bienfaits de la consommation de masse. Il est assez alarmant de voir aujourd'hui comment l'affirmation de Marcuse s'est confirmée au-delà de ce qu'il pouvait entrevoir : on n'a qu'à penser au débat sur l'accès de plus en plus grand des gouvernements à la vie privée des citoyens. En effet, à semble désormais possible pour tout individu d'acheter des renseignements personnels aux banques ou aux fonctionnaires du gouvernement et cela même si, officiellement, c'est illégal⁴. À ce chapitre, les problèmes qu'éprouvent les États qui tentent, en ce moment, d'exercer une régulation de la circulation de l'information sur Internet sont un bel exemple des possibilités de contrôle social grandissantes qui s'offrent à eux grâce à la technologie. Par ailleurs, la résistance des individus à ce contrôle démontre aussi que, comme l'affirmait Marcuse, la technologie peut être utilisée contre le système social dominant. Cependant, il reste que, pour l'instant, cette technologie sert surtout l'effet inverse, c'est-à-dire d'intégrer l'idéologie dominante des « faux besoins » dans le processus de production, ce qui rendrait alors impossible, selon l'auteur allemand, l'opposition au processus de production, cette « attitude négative » étant perçue comme un signe de névrose ou d'impuissance malade qu'il faut « guérir ». C'est dans cette optique, selon nous, que la nouvelle pensée positive prône l'intégration sociale par la croissance personnelle, pour autant que cette dernière ne remette pas trop en question l'État de droit néolibéral.

³ Herbert Marcuse, *L'Homme unidimensionnel*, Paris, Minuit, 1968, p. 33.

⁴ Nicole Delisle, « Le Revenu nage en pleine tourmente (Tous les dossiers de fuite de renseignements ont été confiés au Procureur général) », *Le Devoir*, octobre 1997.

Marcuse pensait déjà, à son époque, que l'individu construirait son identité par le rapport symbolique et réel qu'il développerait tout au long de sa vie avec « ses marchandises ». Prenons un exemple des plus flagrant, celui de la publicité dans les toilettes publiques ; voilà ce qui s'appelle avoir un rapport intime avec les marchandises ! La publicité institue aujourd'hui ce rapport surréel, notamment par des slogans comme ce puant « Mon char, ma blonde ! » que l'on retrouve au-dessus des urinoirs des toilettes des hommes à l'Université de Montréal. Ou encore cette pub de vêtements qui nous montre une jeune fille devant « choisir » entre deux mâles affamés la reluquant, exemple parmi tant d'autres de cette fausse liberté de choix. Selon Marcuse, ce rapport de plus en plus intime avec les marchandises aurait pour effet d'entraîner chez l'individu une pensée et un comportement unidimensionnels.

En dénonçant « l'empirisme radical » des « concepts opérationnels » de la méthode scientifique en sociologie et en psychologie, Marcuse manifeste clairement son opposition à une pensée « opérationnelle » :

Il faut rapprocher cette tendance d'une certaine orientation de la méthode scientifique : l'opérationnalisme en physique, le behaviorisme dans les sciences sociales. Leur point commun est un empirisme total dans le maniement des concepts. La signification des concepts se restreint à une représentation d'opérations et de comportements particuliers. ⁵

Cette « philosophie scientifique » entretiendrait des rapports étroits avec le social. Selon Marcuse, la société ferait désormais obstacle aux comportements qui s'opposent à l'idéologie dominante, si bien que ces comportements auraient perdu leur signification et sembleraient donc illégitimes. La mise en oeuvre de la rationalité technologique aurait donné naissance à une théorie et une pratique de « l'enfermement », créant ainsi ce que Marcuse appelle « l'univers du discours clos ». Dans cet univers, toutes les idées non opérationnelles du point de vue néolibéral ne peuvent qu'être non conformes et donc subversives. La

⁵ Herbert Marcuse, op. cit., p. 37.

« culture de la dette » ⁶, qui entraîne les réductions de budget radicales que nous connaissons dans les services sociaux, n'est qu'un exemple parmi tant d'autres de ces concepts issus d'un certain néolibéralisme qui s'imposent désormais comme des idées « raisonnables » et « réalistes ». Ils ouvrent la voie à une gestion des « faux besoins » qui se manifestent de plus en plus aux dépens de ceux qui sont essentiels.

L'épistémologie de « l'enfermement »

[Retour à la table des matières](#)

On pourrait sans doute affirmer que la critique de Marcuse s'attaque à une épistémologie de l'enfermement, c'est-à-dire à un discours sur la science qui serait « enfermé » dans une logique empirico-positiviste qui cacherait le « sens véritable » des choses. Cette logique s'appliquerait aussi dans le monde politique où il n'y aurait plus de différence entre les partis, qui seraient désormais au service d'une minorité invisible, celle des grands mandarins de la finance, de leur culture de la dette et du déficit éternel.

Pour le philosophe allemand, l'uniformisation des loisirs et des aspirations des citoyens entraînerait un rapprochement des opposés qui bloquerait le changement social. Selon lui, le changement ne peut survenir qu'après la critique de la logique empirico-positiviste et de ses conséquences, ce que l'harmonie « préétablie » entre la recherche scientifique, les objectifs nationaux et la société empêche. Cet état de fait que constatait Marcuse est aujourd'hui particulièrement évident dans le financement de la recherche universitaire, ou plutôt dans l'absence croissante d'investissement des deniers publics dans les arts et les sciences humaines. Tant au niveau du privé que du public, on favorise plutôt et de plus en plus la recherche de pointe au détriment des sciences humaines, ce qui ne fait qu'accroître la présence de la rationalité technocratique dans la pensée scientifique.

⁶ Patrice Martin et Patrick Savidan, *La Culture de la dette*, Montréal, Boréal, 1994.

Pour Marcuse, la mécanisation du travail, qui a réduit la quantité et l'intensité de l'énergie physique nécessaires à l'exécution des tâches, laisse un « trop-plein » d'énergie, qui reste à liquider dans des loisirs de masse aliénants mais jouissifs. Cette standardisation, qui rend semblables les métiers productifs et non-productifs, soutient toujours l'exploitation mais conditionne l'imagination en modifiant le statut de l'exploité. Marcuse cherche donc à révéler ce sens voilé à « l'homme unidimensionnel ». Dans le rythme hypnotique de la nouvelle communauté technologique, cet homme est un « esclave sublimé » parce que sa liberté est assujettie à un appareil de production et que lui-même est réduit au « statut d'instrument ».

La science, dans ce contexte, serait devenue un instrument de domination technocratique qui servirait un « État de bien-être », et dont la raison d'exister serait l'accroissement constant de la productivité et de la consommation. Dans les années 50, lorsqu'il publia son brillant essai sur la psychanalyse de Freud⁷, Marcuse critiquait les néo-freudiens qui prônaient l'adaptation sociale par la thérapie. Aujourd'hui, sous l'empire de l'individualisme contemporain et de la culture de la croissance personnelle, il apparaît évident que l'on juge désormais la personne à la qualité de sa « performance émotionnelle ». Dans les thérapies du Nouvel Âge, de plus en plus utilisées dans les entreprises, on met l'accent sur le contrôle des émotions. L'expression des émotions reste toujours permise, mais dans le contexte d'un objectif de croissance personnelle qui vise une intégration subtile à la société de consommation. C'est le règne de la nouvelle pensée positive, celle qui prétend guérir le monde de ses plaies par l'élargissement d'une « pseudo-conscience cosmique », la généralisation d'une « conscience heureuse » et la pratique du « politiquement correct ».

Dans ce contexte, une forme d'intelligence qui pourrait concevoir et réaliser l'autodétermination par rapport au système social est bloquée par l'idéologie « opérationnaliste ». Cette idéologie serait à l'origine d'un système pluraliste et contrôlé dans lequel des institutions rivales combinent leurs efforts pour augmenter les pressions de la société sur les individus. L'affaiblissement du pouvoir de la pensée criti-

⁷ Herbert Marcuse, *Éros et Civilisation*, Paris, Minuit, 1968.

que, non opérationnelle, viendrait du fait de la domination des intérêts d'une minorité, voilée derrière une bureaucratie et une technologie de plus en plus oppressantes.

Cette domination se manifesterait sous la forme d'une administration pluraliste qui n'a pas de visage ou de credo précis, sauf peut-être celui de maintenir le système. Dans ce cadre restreint, l'individu préférerait cette « administration pluraliste » à une « administration totale » parce qu'elle lui laisserait parfois des chances d'échapper à son contrôle ou même lui concéderait des compensations financières, culturelles ou sociales en échange de son conformisme. Pour Marcuse, cette forme de pluralisme, essentiellement idéologique, précipiterait la fin d'un véritable pluralisme. À bien des égards, il faut constater aujourd'hui qu'il avait raison quand on voit le relativisme sauvage de la nouvelle pensée positive issue du mouvement du Nouvel Âge. Cette nouvelle pensée positive est apolitique et surtout elle est farouchement anti-matérialiste dans sa conception de la société. Son fatalisme et son individualisme entretiennent et rendent plus fort « l'appareil répressif » décrit par Marcuse.

Le concept de « désublimation répressive »

[Retour à la table des matières](#)

L'état de bien-être serait entretenu par une « désublimation répressive » attribuable à l'avènement d'une rationalité technologique engendrant l'impossibilité de développer cette « conscience malheureuse » si longtemps assimilée, par beaucoup d'auteurs, au sentiment de l'existence en Occident.

Dans les sociétés industrielles avancées, l'individu serait subtilement forcé de se conformer à une « conscience heureuse » de son univers ambiant, ce qui empêcherait toute remise en question du système social et liquiderait les éléments oppositionnels et transcendants d'une culture « supérieure » qui, selon Marcuse, existait dans les sociétés pré-industrielles et industrielles non avancées. Ces éléments transcen-

dants de la culture dite « supérieure » seraient victimes d'un processus de « désublimation ». Bien que le concept de « culture supérieure » ne soit pas assez clairement défini dans l'œuvre de Marcuse, nous retenons de lui que les communications de masse réduiraient l'art à une forme marchande, feraient de lui un produit comme les autres. L'écart entre la réalité sociale et la réalité culturelle serait devenu tellement faible que les produits culturels ne seraient ni plus ni moins que des instruments de cohésion sociale. On n'a qu'à penser au phénomène Céline Dion au Québec, l'équivalent de feu Lady Di en Angleterre, qui tient occupée toute l'industrie des médias à potins. Les Québécois connaissent davantage la vie privée de Céline que leur propre histoire nationale, et la politique de leur coin de pays ne les intéresse plus guère. Selon Marcuse, l'art contenait en lui-même auparavant un pouvoir de critique sociale, mais ce pouvoir serait disparu avec la diminution de la distance entre le quotidien et l'art.

La théorie du discours « clos »

[Retour à la table des matières](#)

Marcuse utilise une théorie du discours pour démontrer les particularités de la pensée unidimensionnelle. Cette théorie scrute essentiellement le langage et effectue une comparaison entre la littérature d'hier et celle d'aujourd'hui. Elle a aussi une portée épistémologique parce qu'elle cherche à étudier la place de la langue dans la science, notamment le processus de réflexion qui est à l'œuvre dans la formation des concepts. Pour lui, le discours clos est un langage fonctionnel qui exclut de la structure et du mouvement de la parole tous les éléments non conformes à la pensée unidimensionnelle ; il ne retient que les mots qui « ordonnent et organisent » la vie sociale. Dans ce processus, les mots deviennent des clichés qui empêchent, selon Marcuse, un « authentique » développement du sens. Dans le discours publicitaire, par exemple, cette « syntaxe de la réduction » réconcilie les opposés en les unissant dans une structure solide et familière, une phrase-choc.

Selon Marcuse, le langage des images, par son caractère immédiat et univoque, empêche le développement de la pensée conceptuelle parce qu'il réduit le concept au statut d'une opération de logique et bloque le jeu des oppositions, ce qui donne une parole « harmonisée » anti-critique, anti-dialectique et anti-historique. Le concept devient, par ces images fixées et ces formules hypnotiques et autojustificatrices, un instrument de contrôle. Aujourd'hui, la nouvelle pensée positive raffine le discours dominant à tel point que la valeur suprême des concepts est toujours dépendante de leur « utilité ». C'est sûrement de là que viennent ces débats stériles, et la plupart du temps stupides, sur « l'utilité » de la philosophie et de la sociologie.

Pour Marcuse, utiliser un concept « opérationnel », c'est assumer une fonction politique, c'est participer à réduire la pensée à un « empirisme idéologique ». Parce que sa méthode rejette les concepts transcendants, Marcuse tient la sociologie dite « empirique » directement responsable de la formation de la « fausse conscience » qu'ont les individus de la réalité sociale.

L'unidimensionnalité de la nouvelle pensée positive

[Retour à la table des matières](#)

Se on Marcuse, la philosophie doit son existence à une pensée bi-dimensionnelle oscillant entre deux pôles : la vérité et la fausseté. L'intuition serait à l'origine de l'analyse conceptuelle puisque l'irrationnel n'est pas opérationnalisable. Puis, la pensée scientifique a rompu le rapport obligé que la philosophie avait fait, jadis, entre les jugements de valeur et l'analyse. L'avènement d'une pensée unidimensionnelle, qui a gommé le jeu des oppositions et qui s'en tient au discours de la seule logique, le discours clos, signale le triomphe de la pensée positive. Marcuse reproche, en corollaire, à la sociologie et à la psychologie leur « empirisme thérapeutique » et à la physique de refuser d'aborder « les questions de sens ». Là-dessus, nous devons souligner que cela se fait de plus en plus parmi les physiciens comme

Hawkins ou Reeves, et que l'apparition d'une discipline telle que la bioéthique est le signe que la partie n'est pas encore perdue de ce côté comme le croyait Marcuse. Parce que pour lui, toute pensée philosophique qui s'exerce à l'intérieur du système social est perçue comme positiviste.

Le programme de la pensée unidimensionnelle serait donc de restreindre le langage à des termes simples afin d'intégrer le jargon philosophique à l'usage courant de la langue. L'explication n'aurait pas sa place dans cette forme de pensée, seule la description compterait désormais. Ici, Marcuse oublie qu'une bonne description est la base d'une bonne explication et que certaines descriptions peuvent être explicatives en elles-mêmes. Mais pour Marcuse, la science ne rechercherait pas de solution au delà de celles qui existent déjà dans le social et cela produirait une coupure entre le monde littéraire, qui est désormais désigné socialement comme faisant partie du domaine de l'irrationnel, et celui de la vie sociale qui est décrite en tant que « monde réel ». En démontrant qu'actuellement au Québec les jeunes Usent de moins en moins de livres et plus de journaux et de magazines que les générations précédentes, certaines recherches ⁸ ne font que démontrer, à notre avis, l'expansion du discours clos.

Par ailleurs, il y aurait eu un « changement dans le lieu de la mystification », qui ferait en sorte que le rationnel serait désormais devenu le principal support de la mystification. La preuve de cette affirmation se retrouve aujourd'hui dans le réseau du Nouvel Âge, où l'on avance en cherchant une fusion entre la raison et la mystique. Le discours scientifique est récupéré et recyclé au profit d'un mysticisme mobilisateur dans les diverses vitrines de ce mouvement. Pour Marcuse, une philosophie « transcendante » aurait un rôle déterminant à jouer dans l'histoire, et sa façon de traiter de l'importance des universaux de la culture en serait garante. Mais la société actuelle, en imposant la pensée unidimensionnelle, exercerait une répression sur la formation même des concepts et restreindrait leur sens.

⁸ Gilles Pronovost, « Pratiques culturelles : rupture ou renouvellement ? », *Possibles*, vol. 23, no 4, automne 1999.

C'est pour cela que les sciences, en utilisant des méthodes quantitatives isolées et en l'absence d'une théorie de la société, ne font que répéter le discours dominant de l'économie de marché. Selon Marcuse, la fonction principale de la raison devrait être de promouvoir l'art de vivre, alors qu'elle ne fait actuellement qu'entretenir un « système social de significations ». Ce système prédéterminerait l'expérience, projetterait la transformation de la nature et organiserait la vie entière. Cette rationalité productiviste serait dominante dans les sociétés industrielles avancées et elle s'exprimerait par la technologie. La pensée positive et la philosophie néo-positiviste auraient neutralisé le contenu historique de la rationalité en formalisant l'idée de l'objectivité. En liquidant la tension entre le sujet et l'objet, l'esprit scientifique aurait affaibli l'antagonisme existant entre les éléments négatifs et positifs de la pensée. La raison théorique se serait donc transformée, selon Marcuse, essentiellement en pratique sociale dont l'objectif est de justifier rationnellement l'exploitation et l'aliénation. C'est la disparition d'une forme de pensée à l'état pur, c'est-à-dire sans aucun objectif pratique ou mercantile, que dénonce Marcuse. Aujourd'hui, la nouvelle pensée positive poursuit la destruction de la pensée antagonique en la parodiant dans ce qu'il serait convenu de nommer le système d'argumentation « pour-contre » où l'on retrouve toujours les mêmes protagonistes qui s'affrontent dans le but avoué de faire « un bon show ». Mais les questions discutées dans ces débats médiatiques pseudo-antagoniques sont filtrées au préalable par la nouvelle pensée positive, c'est-à-dire que c'est toujours le système social dominant qui détermine l'enjeu des rencontres et pose les questions.

*
* *

Comme nous l'avons constaté dans ce texte, les valeurs que Marcuse valorise dans *L'Homme unidimensionnel* sont la recherche de sens, la quête de l'universel dans le particulier, une structure de pensée duelle (ou antagonique) et l'importance d'une description purement théorique de la réalité sociale. Quant à nous, nous avons fait plusieurs liens entre le monde contemporain et la théorie de Marcuse pour montrer à quel point sa sociologie critique y trouve une confirmation. Par ailleurs, nous constatons que la nouvelle pensée positive qu'il dénonce se révèle bien comme la suite logique du positivisme philosophique

puisqu'elle sacralise cette grande illusion qu'est l'objectivité scientifique.

Certaines critiques reprochent à Marcuse d'être trop « négatif » et au néo-marxisme d'être utopique. D'autres reprochent au théoricien de ne pas proposer de solutions concrètes, mais c'est justement ce qu'il refuse de faire puisque, pour lui, chercher des « solutions concrètes » signifie adhérer au cadre social dominant. Même si nous souscrivons à la critique qui affirme que les propos de Marcuse manquent parfois de nuances, il n'en reste pas moins que nous considérons que sa critique de la société de consommation et le constat qu'à fait du contrôle social par la technologie sont encore très pertinents aujourd'hui. Comme le disait récemment Gilles Chatelet dans *Le Monde diplomatique*⁹, nous aurions tous avantage à « relire Marcuse pour ne pas vivre comme des porcs ».

Fin du texte

⁹ « Relire Marcuse pour ne pas vivre comme des porcs », *Le Monde diplomatique*, août 1998, pp. 22-23.